

CITATIONS

Extraits de *Notes intimes* (Ed. Stock)

« Dieu n'a pas de vertus.
Il est simple.
Toute simplicité en moi, c'est Lui.
Toute complication en moi, c'est l'Autre ».

« Si nous nous sommes, tous les jours, répandus en bonté sur la peine qui passe, c'est notre bonté, un jour, qui nous secourra ».

« L'éternelle Présence dans l'Absence, Tu l'as réalisée, Toi, Christ, l'Amour à jamais sans séparation, le secours à jamais sans usure dans le courant fatal du temps qui tout emporte. A l'heure déchirante de l'adieu, Tu n'as pu nous quitter, Tu n'as pas voulu nous être ôté comme un autre pauvre homme fuyant qui s'écoule, et Te voilà, pour toujours, sur notre table, dans notre pain ».

« Pas trop de maîtrise de soi-même. Il faut laisser à l'âme la grâce de ses mouvements.
La grâce est liberté.
Je préfère quelques légers défauts de nature à l'orthopédie de la perfection.
Je le préfère pour le cœur, pour l'âme et pour le style ».

« ...je me tournai, comme à l'habitude, vers Thérèse, ma camarade de Paradis ».

« Toute ma vie n'aura été qu'un combat entre la Lucidité et l'Amour.
Chaque fois que l'Amour l'emporte, il se fait un moi une lumineuse joie, chaque fois que l'Intelligence l'emporte, un calme désespéré.

Et chacune de ces victoires est victoire de Dieu.

L'Amour est Dieu, l'Intelligence est Dieu. Non pas deux Dieu. Un Seul.

Mais chacun de nous a sa voie, sa vérité, sa vie, son Dieu dominant, son Seigneur à lui. Mon tourment a été d'en avoir plusieurs.

Ils se sont livrés en mon âme, une guerre, parce que je n'étais qu'une étroite créature, incapable de les concilier et de les réduire à l'Unité. Je n'ai pas été les combattants – les combattants étaient Dieu contre Dieu – J'ai été le champ de bataille, les blessés, les morts. Je n'ai pas pris parti, entre les adversaires, mais ce minime moi-même, ma volonté s'est toujours portée à la droite de l'Amour.

Et j'aurai gardé toute ma vie un grand silence, de peur que la rumeur du champ de bataille ne troublât le sommeil des gens qui dorment. Pas un de mes blessés n'a crié tout haut. Hors ici.

Mais j'ai peur qu'ici, plus tard, ce cri ne se fasse entendre. »

Diges, août 1939.

« Les dévots, à la fin du jour, se rendent à l'église et s'y recueillent devant l'autel avant que la porte de Dieu, pour la nuit, ne soit fermée.

Ailleurs est mon église. Dans un haut champ retiré et silencieux où personne à cette heure-là n'a plus affaire, je viens faire à Dieu ma visite du soir.

Dieu est dans le calme du soir. Et, du calme où je me tiens avec Lui, je regarde sur la colline d'en face ce doux et humble hameau où sont sept maisons pauvres et dans chacune d'elles une peine ou un labeur que je connais.

Dans l'une, il y a la femme aux yeux effrayés et tristes avec ses cinq petits et son homme fou ; dans celle d'à côté, une paralytique ; dans l'autre, au bout d'une impasse herbue, un très vieux, très candide charron et sa vieille qui ne marche plus ; et plus haut, à la ferme, une aveugle aux jupes loqueteuses qui, depuis très longtemps déjà, s'ennuie sur terre. Et des enfants par-ci, par-là, partout mêlés aux vieux, aux bêtes...

Je regarde...

Je ne dis pas grand-chose à Dieu. Je regarde les sept maisons, je dis à Dieu : « Regardez-les... » En ce soir-ci, ce beau soir d'août, le grand Malheur tourne sur elles ».

« Sauver la désobéissance... ».

« Dieu m'est doux, parfois, et je suis portée par Lui comme un petit nuage par le temps bleu, comme un duvet par une brise... »

Mais, parfois Dieu m'est terrible, quand je n'aperçois plus en Lui ni visage, ni cœur, ni Fils, ni Père, rien que cette nuit sans bornes, cette hauteur de ténèbres sans degrés où j'ai la respiration coupée.

Quand j'étais petite j'avais peur en me penchant sur la profondeur des puits, en pénétrant sous la hauteur démesurée des cathédrales..., mais quelqu'un alors était là, une main qui prenait la mienne, une voix qui mesurait pour moi les vertigineuses allées.

Je suis toujours petite et je n'ai plus personne ».

TEXTES CHOISIS

« Je viens à Vous et je remets mon âme
Entre Vos mains des mains de Notre-Dame ».

Chants d'arrière-saison (Ed. Christian de Bartillat)

« Rien n'est vrai que d'aimer, ô mon âme, mon âme,
Qui te reposerait du poids de ton soleil ?
Ni l'ombre de la nuit, ni l'ombre du sommeil,
Ni le temps qui s'enfuit léger comme une femme ».

Les Chansons et les Heures (Ed. Gallimard)

« Mon Dieu, source sans fond de la douceur humaine,
Je laisse en m'endormant couler mon cœur en Vous
Comme un vase tombé dans l'eau de la fontaine
Et que Vous remplissez de Vous-même sans nous ».

Les Chants de la Merci (Ed. Gallimard)

« Le vent emporte au loin sa fille qui pleure,
Le vent va la cacher loin dans son pays,
Le vent que la terre et le ciel ont trahi
Fuit sans terre ni ciel, fuit vers sa demeure ».
Chants et psaumes d'automne (Ed. Stock)

L'Ile

Solitude au vent, ô sans pays, mon Ile
Que les barques de loin entourent d'élans
Et d'appels sous l'essor gris des goélands,
Mon Ile, mon lieu sans port, ni quai, ni ville,

Mon Ile où s'élançe en secret la montagne
La plus haute que Dieu heurte du talon
Et repousse... O Seule entre les aquilons
Qui n'as que la mer farouche pour compagne.

Temps où se plaint l'air en éternels préludes,
Mon Ile où l'Amour me héla sur le bord
D'un chemin de cieux qui descendait à mort,
Espace où les vols se brisent, Solitude,

Solitude, Aire en émoi de Cœur immense
Qui sans cesse jette au large ses oiseaux,
Sans cesse au-dessus d'infranchissables eaux,
Sans cesse les perd, sans cesse recommence

Désolation royale, terre folle
Que berce l'abîme entre ses bras massifs,
Mon Ile, tu tiens un Silence captif
Qu'interroge en vain la houle des paroles.
(*Chants d'arrière-saison* (Ed. Christian de Bartillat)

Crépuscule

« L'heure viendra... l'heure vient... elle est venue
Où je serai l'étrangère en ma maison,
Où j'aurai sous le front une ombre inconnue
Qui cache ma raison aux autres raisons.

Ils diront que j'ai perdu ma lumière
Parce que je vois ce que nul œil n'atteint :
La lueur d'avant mon aube la première
Et d'après mon soir le dernier qui s'éteint.

Ils diront que j'ai perdu ma présence
Parce qu'attentive aux présages épars
Qui m'appellent de derrière ma naissance,
J'entends s'ouvrir les demeures d'autre part.

Ils diront que ma bouche devient folle
Et que les mots n'y savent plus ce qu'ils font
Parce qu'au bord du jour pâle, mes paroles
Sortent d'un silence insolite et profond.

Ils diront que je retombe au bas âge
Qui n'a pas encore appris la vérité
Des ans clairs et leur sagesse de passage,
Parce que je retourne à l'Éternité ».
Chants d'arrière-saison (Ed. Christian de Bartillat)

Hurlement

« A la mémoire de maman
et de mon petit frère Eugène.

Le jour s'en va. Sur la montagne,
L'ombre grandit.
Es-tu parti dans la campagne,
O mon petit ?
Tu n'es pas là, ni dans l'étable,
Ni dans ton lit.
Tu ne viens pas te mettre à table.

Je vais cherchant de place en place,
Où donc es-tu ?
Ton frère aîné revient de classe,
De noir vêtu.
Qui donc a vu, qui me ramène
Mon fils perdu ?
Qui l'a trouvé loin dans la plaine ?

Le jour qui fuit, las de l'attendre,
S'en est allé ;

Le soir qui vient, sans me le rendre,
S'est désolé ;
O Dieu ! la Mort ouvrant la porte
Me l'a volé !
Mon agneau blanc, le loup l'emporte !

J'ai ramassé tes hardes vides,
Je les étends...
Je cherche à voir, les yeux avides,
Ton corps dedans.
Mais du tricot, mais de la veste
Aux bras pendants,
Il est parti. Plus rien ne reste.

Voici pourtant sur une manche
L'endroit jauni,
Taché de beurre un jour, dimanche...
Je t'ai puni.
La tache est là, le pot de beurre
N'est pas fini.
Toi seul n'es plus et tout demeure.

Tu n'es pas mort, je fais un rêve,
Oui, oui, je dors.
C'est bon qu'un vieux le soir achève
D'user son corps...
Est-ce toi Jean ?... toi dont la balle
Bondit dehors ?
Toi dans la cour, toi dans la salle ?

La porte a ri...je meurs, j'espère...
Ce n'est pas toi...
Ce sont tes sœurs, des gens, ton père,
N'importe quoi...
Que font-ils là ? qui les appelle
Autour de moi ?
Je n'ai besoin ni d'eux, ni d'elles.

Que me veut-on ? Que j'aille et prie,
Quand vient le soir,
Leur Dieu, leurs saints, et leur Marie
Pour te revoir ?
C'est contre eux tous que mon sang crie
De désespoir !

Chants et psaumes d'automne (Ed. Stock)

« Je fus petite vendangeuse, de huit à treize ans, dans les vignes de mon père, le professeur Rouget. Il les tenait du grand-père Barat dont les cuves et les caves, dans la vieille maison de famille, portent encore témoignage de glorieuses récoltes.

Bien qu'enseignant ailleurs la philosophie, le professeur en dirigeait, tout le long de l'an, les cultures alternées.

C'étaient d'anciennes vignes dont les noms trinquent dans ma mémoire avec ceux de la parenté : Migraines, Champeau, Boussicats, Clairions, Champoulains, qui maintenant ont fait place aux banlieues auxerroises, et la Vigne reine, Sainte-Genève, - quatre arpents de pinot blanc, - qui donna, en 93, un vin dont jamais nul autre des meilleures années ne fit oublier la merveille.

En octobre, parfois en septembre, nous entrions en vendanges.

Nous, les enfants, dormions encore, quand, à cinq heures du matin, mon père allait à la louée sur la Place des Fontaines, embauchait ses vendangeurs auxquels se joignaient des voisins, les ramenait à la maison, leur versait la goutte « qui chasse le brouillard » et les conduisait à la vigne.

Nous partions, nous, un peu plus tard, avec le casse-croûte de huit heures : miches de pain, têtes d'ail, fromage, ce fromage de Saint-Florentin – on dit aussi de Soumaintrain – roi moelleux et doré des crèmes bourguignonnes dont je défie ses camarades de Normandie, d'Auvergne ou d'illustres autres lieux de surpasser ou d'égaliser la saveur richissime.

Accompagnant nos fromages, nous montions, mon frère et moi, serpette et panier en main, à la vigne désignée et nous nous mettions à l'ouvrage, chacun dans sa perchée, entre deux femmes d'âge et de bon renom.

Je coupais le raisin aussi vite qu'elles, non sans picorer çà et là quelques « grumes » de choix. Je dédaignais, en connaisseur, le Plant-Rouge, haut en couleur, le Tressot aux longues grappes – grand jus, petit sucre – pour m'attaquer comme une abeille au mielleux Gamay et surtout – délices des délices - au Pinot noir, blanc ou cendré, dont les grains ne sont pas plus gros qu'un œil de caille ».

Le cru d'Auxerre (Ed. de l'Armançon)